

Pickpocket à rebours : berquinade en cinq tartines

Autor(en): **Naval, Oscar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 29

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MIEUX QUE L'ORIGINAL

À propos de vacances, on rappelait, l'autre jour, à table, une bien jolie anecdote sur Coquelin cadet, « Cadet ».

Il parcourait la province, cherchant un coin tranquille pour y passer l'été.

Dans une petite ville où il s'arrêta, il s'inscrivit à l'hôtel sous le nom de « Frédéric Febvre, voyageur en vins ».

« A table d'hôte, contait-il, je fis connaissance avec les habitués de l'hôtel; mon voisin de droite voyageait pour les pâtes alimentaires; mon voisin de gauche voyageait pour les draps; les autres convives voyageaient pour les huiles, pour les cuirs vernis, etc.

« D'abord, la conversation roula sur des faits généraux; mais au dessert, ce fut tout à fait gentil; on était un peu gai, et mon vis-à-vis, un petit noiraud plein de verve, se mit à imiter la poule. Il eut beaucoup de succès. Alors, mis en train, il imita plusieurs autres animaux. On se tordait.

« — Maintenant, dit-il, je vais vous imiter les acteurs célèbres: M. Mounet-Sully.

« Et il imita Mounet-Sully dans « Hamlet »; c'était tout à fait ça. Il imita Got dans le « Chapeau de paille d'Italie », Sarah Bernhardt dans la « Tosca », etc., etc.

« Et maintenant, ajouta-t-il, je vais vous imiter Coquelin cadet. Quand on m'entend, on jurerait que c'est lui.

« Vous pensez si je dressais l'oreille.

« Il prit une réplique du « Baiser »: « J'ai mis dans ce petit panier une galette, etc., etc.

« Quand il eut fini, je me levai et je déclarai: « Oui, c'est pas mal, mais je suis sûr que je réussis mieux que vous. »

« Vous pensez, j'étais sûr de mon succès d'avance. J'articulai donc de ma voix la plus naturelle: « J'ai mis dans ce petit panier une galette; plus un vin fait pour les reines avec les noirs raisins du coteau de Suresne, etc. »

« Vous croyez peut-être qu'ils m'applaudirent? Pas du tout. J'avais raté mon effet; le petit noiraud déclara: « Ça, Coquelin? Elle est bonne! Mais vous ne l'avez jamais vu! Quand on veut imiter les gens, faut les connaître. Tenez, le voilà, Coquelin! » Et il recommença la phrase. Il faut croire que c'était frappant de ressemblance, car tous les spectateurs se roulaient.

« Je me retirai un peu vexé. »

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Pickpocket à rebours.

BERQUINADE EN CINQ TARTINES

I

L'AN passé — c'était un vendredi 13 — j'ai gagné le gros lot de la loterie de Montevideo. Un demi-million, quelle aubaine!

Je suis vertueux et j'aime à voir lever l'aurore. Je m'étais toujours dit que si jamais le hasard me rendait riche, relativement riche, je me montrerais bienfaisant, incomparablement bienfaisant!

Ne m'est-il pas permis de conter, en ces pages de mon journal que personne ne lira, comment je m'y suis pris pour réaliser mes rêves si longtemps caressés.

J'oublie si vite le bien que j'ai fait. Quand les années auront donné à mes cheveux la nuance que Marc Monnier appelle *bon teint* parce qu'elle n'est plus sujette à aucun changement, je retrouverai sans doute avec satisfaction dans ces notes de ma vie, les preuves de ma délicate, discrète, ingénieuse, touchante et adorable charité. Je commence.

II

Des 500,000 francs qui m'étaient échus, je mis 400,000 dans une banque, 90,000 dans un coffre-fort

L'amie de Paris. — Une Lausannoise ayant décidé de faire un petit tour dans la grande ville, se souvint qu'elle y avait une « amie » sur l'hospitalité de laquelle elle croyait pouvoir compter. Voici la réponse qu'elle reçut par retour du courrier:

« Je suis très étonnée que tu mécrive pour te couché à Paris y a des Hôtel qui ne demande pas mieux que de gagner et ne conte pas sur moi pour rien, ce n'est pas a mon age que je vais me déranger jai assez a faire. »

(Authentique.)

*

Un poète nous est né! — Le *Je sais tout* nous apporte une bonne nouvelle: un poète — très jeune — nous est né. Son nom, paraît-il, est déjà dans toutes les bouches. Faut-il le dire? Inutile, n'est-ce pas. Partout on récite ses délicieux vers dont voici un spécimen:

Il est des cris plaintifs qui se tordent les bras,
Mordus entre les dents, avortés sur les lèvres.

Cela est chic, que dis-je, select, fascinant! Enfoncé, Coppée, Aicard, Rostand. Le puissant Hugo lui-même n'eût pas trouvé de si belles métaphores: « des cris qui se tordent les bras et mordent les dents. » Hélas! c'est qu'entre la coupe et les lèvres...! Garçon, encore un bock et parlons d'autre chose. L. M.

PETITE ERREUR

C'ÉTAIT dans un petit village, de l'autre côté du lac; on célébrait la Pâques.

Pâques est un grand jour à la campagne. C'est la plus belle fête de l'année. Et il est d'usage qu'en cette circonstance solennelle on mette sa conscience en repos.

Le curé, pour compléter l'action bienfaisante de la grâce divine, a engagé ses ouailles à aller prendre le pain de vie.

Les communiantes sont nombreux. Les femmes n'y manquent pas. Beaucoup de vieillards aussi s'acheminent lentement vers l'église, tout en devisant sur le temps, l'aspect des récoltes ou les cours de la dernière foire...

Enfin le moment de la communion est arrivé. Lentement, le calice en main, le prêtre descend les marches de l'autel et s'avance vers la table sainte où déjà est agenouillée la première rangée d'hommes. A tous, il distribue l'hostie et chacun, tête basse et l'air recueilli, regagne sa place.

et 40,000 dans ma poche. (On ne sait pas ce qui peut arriver.) Puis je m'accordai onze mois de complètes vacances.

Au jour fixé pour le passage du grand cortège historique, au lieu de louer une fenêtre à 400 francs, je mis cette somme dans mon gilet et fus me mêler à la foule.

Je m'attendais à ne rien voir du tout. Mais j'avais devant moi un monsieur placé lui-même devant une dame qui se berçait de l'illusion qu'elle apercevrait quelque chose.

En attendant le cortège qui n'avait guère plus de cinq quarts d'heure de retard, j'écoutai à ma droite deux ouvriers italiens se faire leurs confidences.

L'un d'eux racontait qu'il avait laissé dans un village de la Vénétie sa mère malade et que, faute d'une somme suffisante, il ne pouvait aller la revoir avant la belle saison.

Le hasard, pensai-je, me favorise. Voilà une belle occasion d'alléger agréablement mon gousset.

L'Italien aux prunelles d'ambre et aux cheveux bouclés d'un vert d'olive, portait un veston dont une poche se trouvait à portée de ma dextre.

Prévoyant que si j'y glissais des billets de banque, ceux-ci risqueraient d'être chiffonnés ou détruits, faute d'avertissement, je laissais tomber dans cette poche deux pièces de cent francs dont le poids fit tressauter de surprise mon sympathique voisin. Il plongea vivement sa main gauche dans le gouffre et en retira les deux pièces d'or avec un étonnement qui n'avait rien de joué. Il comprit tout de suite.

Pierre et son voisin Jacques ont été servis des premiers et les voilà de nouveau revenus devant leur chaise. Le disque de pain azyme qu'ils ont reçu s'étant collé au palais, ils s'efforcent de la langue, mais en vain, de l'en détacher. Des grimaces drôles, une légère congestion de la face sont les conséquences visibles de ce travail difficile.

Malgré ses efforts, Jacques ne réussit pas dans ses tentatives répétées; l'hostie s'obstine à rester collée au palais. Il la détacherait bien avec les doigts, mais ce serait commettre un sacrilège.

Alors se tournant vers Pierre et faisant trêve à un recueillement auquel il n'est pas habitué, il lui dit à mi-voix, en patois — nous traduisons: « Je crois que notre curé s'est trompé. Au lieu de me donner le Fils, il m'a donné le Père; il a les os trop durs, je ne puis le croquer... »

La livraison de *juillet* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Le cardinal Rampolla dans sa retraite, par E. Philippe — Tante Josette. Roman, par Henry-L. Magnin. — Un ambassadeur de France en Suisse, Jean De la Barde, par Tony Borel. (Seconde et dernière partie.) — La poésie franco-canadienne, par Virgile Rossel. — L'accident de la vieille Louise. Nouvelle, par F. Chavannes. — Ententes internationales, par Ed. Tallichet. — Ella. Scènes de la vie lapone, de J.-A. Friis. (Septième et dernière partie.) — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*:
Place de la Louve, 1, Lausanne.

Trop aimable! — Un pompier sur le point de s'élançer dans une maison en feu, demanda pour protéger ses yeux, une paire de lunettes.

Un monsieur lui présente très poliment celles qu'il a sur le nez, les essuie, et d'un air aimable:

— Je ne sais si c'est bien votre numéro.

Réflexion de célibataire. — Une noce passait en voiture sur la place St-François. Un vieux garçon, à l'humeur acariâtre, arrêté sur le seuil du café du Grand-Pont, se retourne et grommelle entre ses dents:

— Encore deux qui viennent de se promettre plus de beurre que de pain!

III

L'été revint. Un soir, après avoir nagé, au coucher du soleil dans l'onde éblouissante du lac, j'étais assis sur le sable de la grève, quand je vis survenir un vagabond d'apparence étrange. Ses vêtements avaient été rapiécés un si grand nombre de fois qu'il n'était plus possible de savoir ce qu'il avait été l'étoffe primitive. Ce soin de combler les balafres de son ajustement témoignait, chez pauvre diable, d'un certain quant à soi, et la prétention de toute sa personne était irréprochable. L'aménité de ce visage inconnu contribua, d'autre part, à me rassurer.

Le vagabond jeta une à une ses hardes sur le sable et fit apparaître à mes regards enchantés une splendeur marmoréenne digne d'être éternisée par Phidias ou Rodin.

Puis il s'élança dans l'onde unie à l'instant où le soleil lui-même plongeait derrière le rempart azuré de l'horizon.

Madame de Sévigné nous dit, dans une de ses lettres, qu'elle faisait la guerre à l'abbé de Vergne « qui avait plus d'envie de sauver une âme qui était dans un beau corps qu'une autre. » La sympathie, de même, s'envole plus volontiers vers la beauté que vers la laideur.

Coumeint Pedzet poë ses dettés

ein dévenieint tempérament.

PEDZET étoit on tot fin po lei z'affèrès, l'ein arà rëmontra à ti lei zavocats de Lodzenna et mimameint dou canton. Avoué gein que ien savà atan qu'è on vétérinaire, vos comprendrè bin porqué l'ava tant dei zamis. Ma po son malheu Pedzet fréquentavé bin prau lou cabaret io lei dzeins allavant lou consurtâ. Mâ Pedzet ne payivé pas choveint son écot, et lou carbatier menatzive.

Tot para coumeint ye devesa onna bounna chonna, lou tenancier lei montrè chu l'ardoise, que l'ava on comptou on bocon pllie hiaut, de ceint francs et lou menacè dou coura-bossou.

— Dau diablou, se ye onna centime à té bailli, que fâ Pedzet, mâ se te vao, on liquideret l'affèrè dinche : ti lei coups que dei zamis veindront po m'offri oquié, tè demandèri on verrou d'iguié dé cerises et te mé ballieri on verrou d'iguié purâ à la plliace et t'eimpochéri la valliô comment ç'irè dé la vretabillia, tanquie que te sei tou payi.

— Va coumeint l'é de, que fâ lou carbatier, tout conteint dè poué rattrapa oquié.

Du ci dzo Pedzet fût on tot cèlebrou pô sa pochon à l'iguié dè cerises, dei cleints lei en appertavont dei botollhies que veindaï ancóra à l'auberdzou, cei que diminuavé adi mè ses dettes. Lei zamis de Pedzet étant tot ébahias dè vèrè que n'irè djamés soù et tot lo mondou desai : Faote que l'aussé on coffrou ci Pedzet, avoué tot cein que bâ que ne sai pas borlà ein dedeint !

Et tot ballameint lou comptou de Pedzet sè soldavé. Mâ lou carbatier que l'irè d'abô prau conteint d'ître payi, fût bin eimbètà apri. Pedzet s'est met à tant amâ l'iguié que l'est dèvenia tempérament et que l'a vota oï lo demeinde passa !

Dè la sorta Pedzet a fé dao plliaisi ao menistré et à sa fenna, mâ dao chagrin ao carbatier pè la bounna raison que lou mondou allavé tsi li po lou consurta, et cein ne fasai pas lou comptou dou cafetier, que l'a appris ci ditton bin djistou : *que quand on vaut tot, bin chovant on n'a rein.*

MÉRINE.

Un apache. — C'était en temps d'élections.

Françoise, la domestique de M. C., s'approche mystérieusement de son maître et lui dit à demi-voix :

Je voulais, pendant que la tête du nageur apparaissait tout là-bas dans l'or embrasé du lac, lui préparer un ahurissement agréable. J'épinglai un billet de mille sur le devant de sa blouse, ajoutant ainsi un nouveau motif aux bariolages du costume.

Et, cette fois, je pus m'esquiver sans subir l'avalanche de remerciements que je pouvais prévoir. Ma discrétion fut exquise, je dois me rendre cette justice !

Si jamais le passant repasse devant mes yeux, peut-être le reconnaitrai-je à peine sous la banalité d'un complet à 50 fr. 90 ?

IV

« Un soir d'automne, comme l'air dormait immobile », la fantaisie m'avait pris de grimper, pour voir le lever de la lune, sur un des plus hauts sapins de la colline des Druides. Le hasard voulut que deux fiancés choisissent le pied de mon belvédère pour s'y entretenir sans contrainte, loin de toute oreille indiscrette (du moins le croyaient-ils).

Je n'ai pas sténographié leur dialogue qui roula sur le prochain départ du jeune homme, départ imposé par l'obligation de gagner en Amérique la somme nécessaire à leur établissement conjugal.

Les frais considérables du voyage leur interdisaient de songer à une traversée à deux, et la fiancée se désolait à la pensée de l'océan immense qui allait les séparer.

A demi-couchée sur la pente, un peu plus bas que son fiancé, elle roulait désespérément sa tête sur

— Monsieur, vous savez bien, ce grand sec de l'autre jour, qui est venu vous faire visite ?

— Eh bien !

— Eh bien, il faut vous méfier de lui ; il y a de mauvais bruits qui courent sur son compte.

— Mais tu te trompes, Françoise ; c'est un parfait honnête homme, que je connais depuis longtemps.

— Je vous dis ce que je sais. J'ai entendu l'autre jour plusieurs personnes qui assuraient l'avoir vu en train de *dépouiller* le scrutin.

EN ATTENDANT

Nous avons souvent parlé de la chanson, dans le *Conteur*, et souvent aussi nous avons dit notre regret de son actuelle déchéance. Fort heureusement, quelques rares chansonniers, et des plus vrais, veillent. En cette heure critique, ils ont recueilli le drapeau de la chanson. Aux mains de cette fidèle garde d'honneur, ce drapeau, emblème vibrant et sacré des souvenirs, des regrets, des joies, des tendresses, de l'esprit, des colères, des passions, des aspirations des hommes et des peuples, attend, patient, le jour certain où il flottera de nouveau, victorieux, ainsi qu'aux plus beaux temps de son histoire, ancienne comme le monde et toujours jeune comme lui.

Les théâtres étant fermés, Adolphe Brissou, le critique parisien, profitant de ses loisirs, s'en est allé faire une tournée dans les « music-hall » qui, eux, ne ferment jamais et dont les menus, où les piments d'un goût douteux tiennent lieu de fond et d'esprit, allèchent seuls l'appétit anémié des désœuvrés de ce temps-ci. Il n'est pas revenu enchanté de son excursion, loin de là. Il a surtout constaté la triste figure que fait aujourd'hui, dans ces cafés-concerts, la chanson, qui en fut un moment la reine très fêtée. Et voici ce qu'il dit à ce propos :

« La chanson exige, pour être pleinement goûtée, une intimité relative ; elle nécessite des qualités de diction fine et nuancée qui sont incompatibles avec le désordre d'un trop vaste auditoire. Nos pères, qui l'adoraient, la comprenaient ainsi. Ils chantaient au dessert, les coudes sur la nappe, après boire, ou dans les réunions cordiales du Caveau et ces innombrables goguettes qui pullulaient à Paris et en province... Quelques douzaines d'auditeurs composaient l'assemblée ; pas un mot du couplet ne tombait, en route ; on en cueillait au vol les ma-

les genoux d'icelui et répétait en gémissant qu'elle ne pouvait se résoudre à l'abandonner.

Puisque l'argent pouvait secourir cette détresse, mon rôle de bienfaiteur était tout tracé. Mais comment m'y prendre ? J'attendis. La fin de leur entretien m'indiqua la voie à suivre.

« Je dois, disait-il, aller prendre mardi un costume chez le tailleur de la rue des Hautes-Etuves, nous nous retrouverons sur la promenade voisine. »

Ce tailleur m'avait compté naguère au nombre de ses clients.

Le lendemain matin, je fus chez lui et le priai de mettre dans une poche du veston à livrer une enveloppe où j'avais enfermé deux billets de mille francs.

Nous nous honorions, ce tailleur et moi, d'une confiance réciproque, lui, parce que j'avais toujours réglé ses factures du jour au lendemain, moi... mais peu importe ! Il promit de s'acquitter correctement de l'office dont je le chargeais et le sort des fiancés, dont je parvins à m'enquérir sans trahir mon secret, me prouva que tout s'était passé au gré de mon désir.

V

J'ai gardé pour la fin ma cinquième tartine.

Un soir d'hiver, sur les instances d'un ami, je fus entendre, à la salle des conférences, un jeune orateur dont on disait le plus grand bien (terme consacré).

Ce jeune Cicéron avait pris pour sujet une haute question, haute et profonde, et large aussi.

Il parla des plus illustres penseurs de l'humanité, non comme s'il eût été leur égal, mais leur maître à tous, critiquant, corrigeant la doctrine de chacun

l'ice ; on reprenait en chœur le refrain. Il y avait une fusion étroite, une sorte de collaboration entre ceux qui disaient la chanson et ceux qui l'écoutaient.

» La transformation du café-concert a détruit cette atmosphère. Il s'est élargi ; il a changé de nom ; il s'appelle aujourd'hui le « music-hall » ; c'est une large salle richement ornée où s'entassent et se bousculent un millier de spectateurs. On y vient pour voir plutôt que pour entendre. La malheureuse petite chanson s'y trouve dépaysée ; seule l'énorme chanson, haute en couleur, violemment enluminée, tenue par la danse et par la pantomime, y peut vivre. Encore y vit-elle mal ; malgré tout elle semble grêler dans ce vaisseau ; peu à peu on l'élimine ; un reste de respect humain, le désir de ne pas rompre avec un usage vénérable empêchent qu'on ne la jette dehors brutalement. On y arrivera. Ses jours sont comptés. Déjà on l'humilie en la reléguant dans un coin du programme ; elle fait l'office du lever du rideau, elle essuie les plâtres ; elle s'exhibe honteusement, de huit heures à neuf heures devant des banquettes vides, troublée par le babillage des ouvreuses, l'appel des vendeurs de programmes ; elle est traitée en parente pauvre à qui l'on ne prend pas même la peine de témoigner des égards. On la confie à l'inexpérience de gentilles débutantes royalement nippées et diamantées, mais ignorantes de l'art de dire. Comment résisterait-elle à des procédés si barbares ?... »

Question de clocher. — Un habitant de Rolle, visitant un de ses amis de Morges, manifesta son étonnement en voyant si peu de mouvement dans les rues.

— En effet, répondit le Morgien, c'est comme les jours de foire à Rolle.

Succès oblige. — C'est à tort que, sur la foi d'un on dit, nous avons, ainsi que quelques-uns de nos confrères, annoncé la suspension temporaire des représentations du *Théâtre du Jorat*. Aucune décision semblable n'a été prise, bien au contraire, et demain dimanche, à 2 heures, aura lieu, devant une salle archi-comble assurément, une nouvelle représentation de la *Dime*. Outre les attraits du théâtre, il y a ceux de la contrée, admirable en ce moment-ci.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

et finissant toujours par en indiquer une meilleure.

Cette présomption insupportable m'agaçait à tel point que je maudissais mon ami et son malencontreux conseil du plus profond de mon cœur. Je pris patience en promenant mes jumelles sur l'auditoire dans l'espoir d'y découvrir quelque trombine* plus avenante à examiner que le masque simiesque du conférencier. Mon exploration demeura vaine, mais, comme disait mon trisaïeul Gédéon, « on va chercher bien loin ce qui se trouve tout près. »

Je n'avais pas remarqué à ma droite une jeune personne divinement belle dont je n'étais séparé que par un fauteil inoccupé. Sur ce fauteuil, elle avait déposé son manchon de renard bleu.

Cette apparition fut pour moi le coup de foudre dont nous assomment les romanciers. J'avais été heureux en argent ; allais-je l'être aussi en amour ?

Laissant au jeune orateur le soin de traiter en écoliers qu'on morigène Platon, Descartes et Leibnitz, je rimai, sur ma carte de visite, un sonnet où le respect dû à la candeur, s'alliait à la plus vive incandescence des sentiments.

Puis, profitant d'un instant où ma charmante voisine prêtait aux paroles ailées du conférencier un intérêt suraigu (sans doute, il venait de prononcer le mot amour), j'insérai ma carte dans le manchon avec adresse et avec mon adresse.

Cinq jours plus tard, je recevais une réponse. Je n'en dirai pas davantage, car voici ma femme qui rentre de quelque five o' clock tea, son manchon de renard bleu à la main.

OSCAR NAVAL.

* Visage (note de la Direction).